

La vie d'artiste : celle de nos enfants et la nôtre.

∴ Michel Tousignant

Nous avons le plaisir d'accueillir dans nos pages pour ce numéro 67 des collègues qui ont eu la joie de voir leur enfant s'engager dans une carrière d'artiste de réputation internationale. Nous nous sommes entretenus avec Danielle Laberge et son conjoint Jules Duchastel ainsi qu'avec Sandra Rafman pour analyser avec leur étroite collaboration quelques moments marquants de la relation parent-enfant, puis parent-enfant adulte. Ce fut une aventure unique à la fois pour eux et pour l'auteur. L'entente était qu'il n'y aurait pas de canevas, qu'on se laisserait aller à des réflexions personnelles pour ensuite remettre un peu d'ordre et pondre un texte à réviser tous ensemble. Vous jugerez du résultat. Serez-vous tentés de prendre le risque à votre tour ?

Nos enfants prennent beaucoup de place dans notre vie et, bien sûr, nos petits-enfants. Comme pour beaucoup d'autres étapes de la vie, nous ne répéterons pas nécessairement l'expérience de nos parents. Nos enfants sont partis parfois très tôt du foyer pour toutes sortes de raisons. Puis ils reviennent, seuls ou accompagnés, avec ou sans enfants. Nous nous croyions grands-parents et nous voilà du jour au lendemain redevenus parents. Pour d'autres, les enfants se sont exilés dans des terres lointaines, s'y sont mariés et y ont eu des enfants. Comment cela a-t-il changé leur retraite ? Nos filles et nos garçons n'ont pas non plus tous réussi selon les idéaux de la société, ne sont pas devenus universitaires, entrepreneurs, artistes réputés. Certains ont mal tourné, souffrent d'un handicap sévère, physique ou mental. Autre expérience de vie. Invitation est faite donc aux collègues qui voudraient partager leur expérience dans nos pages.

La retraite est aussi une occasion de devenir ou de redevenir artiste. Trois de nos collègues, Céline Saint-Pierre, Jacques Lefebvre et Marcel Rafie, ont bien voulu livrer leurs réflexions sur ce que cela représente pour eux de se mettre dans la peau d'un acteur. Ces collègues partagent avec nous des confidences très personnelles sur l'expérience de monter sur scène et de voir leur identité se transformer, de transiter entre le réel et le virtuel. De voir même le théâtre les préparer à leur vie professionnelle. Céline Saint-Pierre revient sur une expérience de jeunesse qui l'a menée du théâtre à la sociologie.

67

Février 2016

sommaire

La vie d'artiste : celle de nos enfants et la nôtre. <i>Michel Tousignant</i>	1
Nos enfants dans le monde des arts <i>Michel Tousignant</i>	2
Au théâtre ce soir. Souvenirs, souvenirs. <i>La direction</i>	7
Du théâtre à la sociologie – une histoire pas si singulière que ça <i>Céline Saint-Pierre</i>	8
La mort sur scène <i>Jacques Lefebvre</i>	9
Le théâtre et moi <i>Marcel Rafie</i>	12
Ma rencontre avec un centenaire <i>Monique Lemieux</i>	13
Pour rien et pour tout <i>Chronique d'Yvon Pageau</i>	14
Quel sens donner à la fête ? <i>Monique Lemieux</i>	15
Bourses APR-UQAM 2016 <i>Marcel Rafie</i>	16



Nos enfants dans le monde des arts

∴ Michel Tousignant

Le Musée d'Art Contemporain de Montréal présentait au cours de l'été (20 juin au 13 septembre 2015) une exposition mettant en valeur deux artistes d'origine montréalaise, soit le sculpteur David Altmejd et le vidéaste Jon Rafman. C'était déjà un fait remarquable que deux artistes montréalais occupent l'espace du musée pour une douzaine de semaines, mais plus étonnant encore que ces deux artistes aient comme mère une professeure de l'UQAM. David Altmejd est en effet le fils de Danielle Laberge, qui a été vice-rectrice et rectrice intérimaire à l'UQAM, professeure en sociologie et maintenant aux sciences de la gestion et nous espérons la voir rejoindre nos rangs d'ici peu. Elle cohabite avec notre collègue de l'APR-UQAM Jules Duchastel (sociologie) depuis 1989, alors que David était âgé de 15 ans. Quant à Jon Rafman, il est le fils de notre collègue de l'APR-UQAM Sandra Rafman (psychologie).

L'idée m'est venue suite à la visite de l'exposition de rencontrer ces deux mères d'artistes pour partager avec elles (et leur conjoint dans le cas de David) leur expérience de famille. Me classant dans la catégorie des amateurs naïfs des arts visuels, je ne savais rien sur les biographies familiales des artistes de ce domaine en général. Et je n'ai appris que très peu de chose en cherchant sur la toile.

J'ai été agréablement surpris de l'enthousiasme de nos deux collègues pour ce projet et, je dois avouer, très touché de la réception de Danielle et de Jules en apprenant que d'autres invitations de ce genre avaient été déclinées par eux auparavant. La rencontre a donné lieu à un échange animé et informel avec quelques retours sur la vie familiale et des digressions passionnantes sur la théorie de la créativité.

Rencontre avec Danielle Laberge et Jules Duchastel

Quelques mots pour replacer au départ la carrière de David. Il est né en 1974 et a entrepris des études en arts à l'UQAM après avoir amorcé un programme en biologie à McGill. Il a ensuite complété une maîtrise à l'université Columbia pour ensuite s'installer à New-York après ses études. Sa carrière a connu plusieurs moments clés incluant plusieurs expositions et commandes de musée. L'exposition de l'été 2015 à Montréal, intitulée Flux, présentait une rétrospective de ses œuvres organisée en collaboration par le Musée d'Art Moderne de la ville de Paris et le Musée d'Art Contemporain de Montréal (MACM). Antérieurement, David avait été invité à la Biennale d'Istanbul (2003), à la Biennale d'art américain du musée Whitney (New-York, 2004) et il a été le représentant officiel du Canada à la Biennale de Venise (2007).

La question incontournable est celle de l'expérience d'être mère d'un artiste, particulièrement d'un artiste aujourd'hui de renommée internationale. À cet égard, l'expérience des parents d'un artiste en arts visuels est profondément différente de celle d'un enfant musicien ou d'un athlète de sport professionnel. Une carrière de pianiste est sérieusement mise en doute si l'enfant n'a pas acquis certaines habiletés avant l'âge de cinq ans. Il en est tout autrement pour David comme probablement pour bien des artistes en arts visuels. L'engagement définitif dans la carrière s'est fait autour de l'âge de vingt ans. Auparavant, David dessinait sans cesse, peignait à l'occasion des tableaux qui attiraient l'attention, mais il n'était jamais question de faire



Association des professeures et professeurs retraités de l'Université du Québec à Montréal

Conseil d'administration 2015-2016

Président	Marcel Rafie rafie.marcel@uqam.ca
Vice-président	Michel Tousignant
Secrétaire	Marcel Samson
Trésorier	Claude Laferrière Gilles Gauthier Monique Lemieux Yvon Pépin

Bulletin *Pour la suite du monde*

Directeur	Michel Tousignant tousignant.michel@uqam.ca
-----------	---

Adresse postale

APR-UQAM
Université du Québec à Montréal
Case postale 8888, succ. Centre-ville
Montréal (Québec) H3C 3P8

Secrétariat sans permanence (aucun employé sur place)

Bureau V-6130, pav. Sainte-Catherine
Université du Québec à Montréal

Téléphone 514-987-3605 (répondeur seulement)

Site Web <http://www.apr-uqam.org>

carrière. Jules se rappelle d'un tableau particulièrement inspiré par un style ressemblant à l'art primitif produit dans la résidence secondaire de la famille dans Charlevoix. Il mettait en scène un voisin en chemise à carreaux et des oies sauvages à l'horizon. On percevait déjà un talent certain et, surtout, une façon très originale de traiter le sujet.

Danielle confie que son fils s'exprimait spontanément, sans pression induite de l'entourage pour faire carrière dans les arts. Il existait simplement un climat de liberté qui permettait à David d'explorer en toute quiétude ses idées. Le souci était de respecter son espace et faire en sorte que son expérience artistique lui appartienne. Avec les années, il accumule un volume respectable de productions dans le foyer familial. Après avoir quitté la demeure à vingt-cinq ans, David a repris quelques productions auxquelles il était attaché et a décidé d'envoyer le reste à la récupération. Il faut mentionner qu'il s'agissait essentiellement de dessins et de tableaux, rien à voir avec la surdimension des sculptures de Flux.

L'annonce du changement de carrière après le début d'un bacc en biologie à McGill a certes causé un choc pour les parents, pari osé, mais le projet a été bien reçu et encouragé. Selon les propos de Danielle, on ne peut que respecter la créativité en ne posant pas trop de questions. Il est indéniable que les talents innés sont indispensables, mais Danielle et Jules sont particulièrement reconnaissants à trois professeurs du programme des arts visuels et médiatiques de l'UQAM (Monique Régimbald, Claude Mongrain et Mario Côté) et à Louise Déry, directrice de la Galerie de l'UQAM, qui ont su non seulement reconnaître la surdouance de David mais, encore plus important, les traits de son originalité. Et c'est cela qui avait été la clé maîtresse, identifier ce que David produisait d'essentiellement nouveau, en rupture avec les courants existants.



Après l'UQAM, David s'est exilé dans la Grande Pomme, emportant toutes ses possessions entassées dans la Volvo familiale en compagnie de Danielle et Jules. À Columbia, son travail a été reconnu de la



Copyright © Kellie Storm — www.baloo.com

même façon par ses nouveaux maîtres, et il a eu de plus la chance de confronter ses productions avec les artistes en résidence venant de tous les horizons. Dès lors, les pièces étaient mises en place pour risquer une carrière à New-York, lieu de prédilection pour l'art actuel. Ses œuvres reçurent l'aval d'une galerie locale, un peu périphérique il est vrai, mais c'était un début. Sa renommée se confirma rapidement et il fut reçu par la Andrea Rosen Gallery, aux côtés de Yoko Ono et autres peintres de renom. Danielle et Jules sont très fiers de sa réussite dans l'une des capitales de l'art contemporain, mais ils rêvent de le voir revenir à Montréal en rappelant que plusieurs artistes québécois ont fait de longs séjours à l'étranger avant de venir s'établir à Montréal. David a aussi la nostalgie de sa ville natale et il ne demeure pas fermé à l'idée.

L'œuvre de David comprend des pièces qui occupent la majeure partie d'une salle moyenne de musée. Ce que nous avons vu à Montréal était impressionnant autant par la qualité que par la variété et le volume occupé. Or, selon Jules, Flux ne représente que 5% de la production totale. Aussi, les studios de David sont situés à Long Island, tout près des studios de cinéma Sylvercup, et non à Manhattan. Cette production prolifique amène Jules à évoquer une thèse d'Hegel, Marx et Engels à l'effet que, sous certaines conditions, « la quantité se transforme en qualité ». Mais au-delà de la qualité, Jules rappelle avec fierté que c'est avant tout l'originalité de l'œuvre de David qui l'impressionne et il souligne à cet effet que de jeunes artistes new-yorkais s'en inspirent.

On peut dire que c'est une idée reçue que le créateur ne s'invente pas, ne se fabrique pas, que les parents y sont certes pour un petit quelque chose mais sont aussi un peu dépassés et très agréablement surpris par ce qui se passe sous leurs yeux. Danielle résume sa part en soulignant qu'on offre simplement l'espace et les conditions favorables à alimenter l'inspiration, ce qui consiste à encourager et surtout à laisser faire les choses. Jules enchaîne en risquant une autre hypothèse sur la créativité. Il ne serait pas étonné que les débats

intellectuels animés autour de la table familiale, à l'occasion musclés mais toujours respectueux de l'autre, sans omettre cet esprit de contradiction héritée chez David de son père, un Juif polonais né de parents communistes dans les camps de Russie et émigré au Canada en 1969, aient pu servir de terrain fertile à l'esprit de libre exploration.

La mixité religieuse des deux parents d'origine pourrait aussi avoir joué un rôle. Dans un article de la rétrospective de l'œuvre de David parue dans l'édition du 6 octobre 2014 du Wall Street Journal, celui-ci confie qu'enfant, il lui est arrivé d'aller à la synagogue autant qu'à l'église catholique. L'imagerie catholique avec ses rapports au corps l'a influencé plus viscéralement, ce qui se ressent profondément en parcourant ses œuvres. Pour le citer, « Une église prend la forme d'une croix, qui est à l'image du corps, de sorte que si vous entrez dans une église, c'est comme si vous entriez à l'intérieur d'un corps – c'est tellement magnifique. C'est une nourriture pour moi ». On peut s'interroger à savoir si l'environnement d'un mariage de religion, de culture et de nationalité mixte a pu avoir un effet bénéfique sur la capacité de l'artiste d'évoluer entre divers univers dans un travail qualifié de « pure imagination » par le critique du Wall Street Journal. Ces unions étaient en tout cas relativement rares à la fin de l'ère de la révolution tranquille des années soixante. Simple coïncidence ou non, mais fait digne de mention, le MACM accueillait dans une autre exposition d'envergure en 2010, le peintre Étienne Zack, contemporain de David, et lui aussi originaire de Montréal avant de s'établir à Los Angeles. Son père était aussi d'origine juive, marxiste, et sa mère québécoise.

L'exposition Flux soulevait dès l'entrée des réactions émotives mitigées avec une série de sculptures où David mettait en relief une œuvre reproduisant la tête de sa sœur Sarah dans une mise en scène plutôt curieuse. Les contours de la tête demeurent assez classiques : chevelure de couleur châtain, peau couverte de petits objets scintillants, mais un trou béant à la place du visage, là où nous aurions dû voir les organes d'échange avec le monde extérieur, soit le nez, les yeux, la bouche ; le menton est escamoté, les oreilles sont suggérées par des boucles d'oreille. Vous comprendrez que j'avais quelque hésitation à aborder ce thème familial intime auprès de la mère. Danielle, à sa façon bien spontanée, évoquait avec un large sourire avoir reconnu d'emblée sa fille Sarah. Cette partie de l'œuvre, de dimension plus réduite que le reste, remonte au tout début de sa période professionnelle lorsque David travaillait sur le plancher de sa chambre à coucher en rêvant à un studio. Il confesse lors d'une entrevue autour de l'exposition qu'il voulait produire un impact puissant, faire quelque chose de neuf en soustrayant la face pour

la remplacer par un orifice vide. Dans ce propos, il avoue aimer vraiment sa sœur (ce qui est confirmé par mes interviewés sans même douter un instant) mais qu'il ne voulait pas manifester ses sentiments, que tout au long de la construction il affrontait un « vide ombragé », qui était lui ou sa sœur. Il dira ensuite dans une conférence autour de Flux qu'il s'agit d'une transformation, d'une naissance de sa sœur. Danielle continue en soutenant qu'elle y voit davantage l'intensité de la douleur de perdre sa sœur, de s'éloigner d'elle. Interprétations de fait plus complémentaires que contradictoires. Tout le thème de la transformation dans l'œuvre d'Altmeld est anthropologiquement déstructuration et restructuration, mort et naissance, idée mise en vogue par l'anthropologue Victor Turner.

Pour celles et ceux qui voudraient voir une des œuvres de David Altmeld, vous pouvez en trouver un exemple en face du Musée des beaux-arts de Montréal, côté nord. La sculpture, intitulée *L'œil*, représente un homme de plusieurs mètres en bronze dont la partie supérieure du corps prend la forme d'un oiseau.

Rencontre avec Sandra Rafman

Artiste visuel, sculpteur et archéologue de l'internet, il est plus difficile de situer l'œuvre de Jon Rafman. Sa réputation couvre plusieurs médias dont la cinématographie, la création audiovisuelle sous plusieurs formes et le discours socio-politique autour de son activité artistique. Considéré comme un artiste représentatif de l'art contemporain, Jon s'est construit une grande base d'admirateurs chez les jeunes et, de plus en plus, attire l'attention des gens de tous les âges.

Jon est encore débutant à trente-quatre ans pour ce métier mais il a réussi à attirer l'attention internationale sur son œuvre dans une aventure en solitaire, loin des réseaux des grandes capitales de l'art contemporain. Il est diplômé du School of the Art Institute of Chicago, où il a obtenu une maîtrise après avoir complété le programme en philosophie et littérature de McGill. Il a participé à plusieurs expositions collectives à Arles, à Malmö, à New-York et il a également eu plusieurs expositions en solo à Berlin, Londres et New-York. Il a été récipiendaire du prix Pierre-Ayot de la ville de Montréal en 2015. Les membres du jury ont reconnu chez lui la qualité de mettre au défi les frontières entre réel et virtuel.

Sa mère, Sandra Rafman, a été ma collègue à la fois sur les bancs de l'université et au département de psychologie de l'UQAM. J'ai donc fait la connaissance de Jon encore bébé. L'entrevue avec Sandra a permis

de revenir sur l'enfance de Jon et de refaire son itinéraire depuis le berceau, pour ainsi dire. Comme les deux habitaient à deux pas du campus de McGill, rue Sherbrooke, Sandra amenait fréquemment son poupon au Musée des Beaux-Arts, dont elle fréquentait la cafétéria avec des amis. À peine âgé de quelques mois, Jon démontrait une sensibilité précoce aux œuvres croisées au cours de ses visites et il avait ses pièces favorites qui le faisaient trépigner au passage, dont une sculpture de chevaux chinois en particulier. Un incident similaire se répéta autour de l'âge d'un an lors de la visite, à Jéricho, de palais et de synagogues décorées de mosaïques byzantines qui fascinèrent son attention. Jon a dû les enregistrer profondément dans sa mémoire parce qu'il réagit avec un enthousiasme visible lorsqu'il vit une mosaïque similaire dans une école de Montréal deux ans plus tard.

La période du primaire et du secondaire ne fut pas sans épreuves. Jon démontrait des talents certains validés par les tests. Mais il demeura tout au long affecté par des difficultés d'apprentissage sévères qui ont nécessité de longues heures de tutorat de la mère après les journées de travail à l'université et à l'hôpital de Montréal pour enfants. La transition au secondaire ne fut pas sans peine parce que son école primaire, plutôt traditionnelle, ne voulut pas lui procurer une recommandation. L'acquisition des langues étrangères et la lecture étaient pénibles. Jon pouvait créer autour d'un objet mais plus difficilement l'assimiler comme s'il se transformait en quelque chose d'autre dès qu'il pénétrait sa conscience. Puis bientôt arriva le temps des études universitaires. N'étant pas complètement à l'aise pour composer des essais, Jon négocia alors avec ses professeurs de présenter des films dans ses cours de littérature russe, italienne et coréenne au lieu des *papers* habituels.

Depuis la garderie jusqu'à la fin du secondaire, Jon cultiva ses talents artistiques, son goût de l'exploration et sa sociabilité dans une atmosphère de liberté complète. Déjà à onze ans, il s'intéressa à la poésie du cinéaste Pier Paolo Pasolini et en tira du matériel pour faire des jeux avec les enfants de son entourage. Un souvenir marquant est sa passion pour sonder les rouages de la pop culture. À l'âge de 14 ans, Jon téléchargea le film *Reservoir Dogs*, un film culte indépendant de Quentin Tarantino, pour en analyser la structure non linéaire et le langage. Le foyer lui offrait un riche milieu de lectures poétiques et de discussions philosophiques. Jon écoutait par exemple un poème de T.S. Eliot récité par sa mère et il se mettait à faire des associations de sens autour d'une phrase ou d'un passage. Il développa durant cette période un grand attachement pour *Partisan Song* de Leonard Cohen (« Les Allemands étaient chez moi ils m'ont dit

« Résigne-toi » mais je n'ai pas pu j'ai repris mon arme J'ai changé cent fois de nom j'ai perdu femme et enfants mais j'ai tant d'amis j'ai la France entière ») qui l'ont familiarisé avec l'espace marginal, celui dont a besoin l'artiste pour explorer les déterminants de la conscience.

Tout au long l'appui de la famille et des amis fut inconditionnel. Sauf quelques hésitations de l'entourage au moment de l'entrée dans la carrière artistique, qui furent traduites par des inquiétudes de bonne foi : « Mais tu as besoin d'une profession de réserve au cas où », Pour sa maman, c'était le dernier de ses soucis. Et puis, ajoute-t-elle : « Être avocat, est-ce une police d'assurance pour gagner son pain de nos jours ? Qu'est-ce que Dieu va faire si nous ne réussissons pas comme espèce ».

Lancer une carrière, surtout dans le domaine du film, exige une confiance inébranlable dans son talent et la prise de risque. Mère et fils se mirent donc à parcourir les grands festivals comme le Sundance Film Festival, en Utah, sans subvention mais avec un peu d'aide de la famille comme c'est le cas pour la plupart de celles et ceux qui entreprennent ce long chemin. Mais la porte du film documentaire indépendant et artistique est très étroite. Ne désirant pas poursuivre dans les traces d'une carrière à Hollywood, Jon prit conscience que les exigences financières de produire un film indépendant étaient trop onéreuses et il appliqua ses talents artistiques pour expérimenter ce qu'il pourrait produire lui-même sur internet.

Le bruit de l'audiovisuel et les longues heures de travail, l'accumulation des objets, tout cela perturbe sans doute la paix du foyer. Jon hérita donc de la plus grande chambre de l'appartement et put s'y enfermer à loisir sans déranger. À cette époque, Jon se passionna pour l'exploration des mondes virtuels comme mémoire collective et il développa un intérêt pour le site Google Street View. Jon s'est aussi intéressé à certains thèmes tirés de Walter Benjamin et de Baudelaire, en particulier le thème du flâneur. Au sortir d'un amour déçu, il se rappela avoir été filmé avec son ex-amie par la camionnette de Google sur une rue en Italie. Il se lança donc à la recherche de cette image archivée sur le site internet et la retrouva effectivement. Cela ne lui rendit évidemment pas sa petite amie mais le fit réfléchir sur les rapports entre fiction et réalité. Il s'appropriä par la suite l'avatar de Kool-Aid Man à la suite d'autres artistes mais pour en faire un personnage explorateur de Second Life (logiciel informatique pour incarner des personnages virtuels en trois dimensions), pour lui juxtaposer un petit pirate sur l'épaule afin de guider les pérégrinations dans les archives des rues de Google & Co, un univers digitalisé doublant l'univers du réel.

Le succès d'un essai photographique lancé sur un blog (ArtFagCity) fut instantané et provoqua un raz-de-marée : 800,000 visites, un véritable document viral. Les demandes d'entrevue fusèrent de partout : *The Guardian*, *The New York Times*, *Der Spiegel* et bien d'autres. Sandra eut peine à réaliser ce qui se passait mais la réalité la rattrapa lors d'un voyage à New-York. Un jeune reconnu Jon dans un wagon de métro et il s'approcha de lui pour lui parler, puis un autre et un autre, et à la fin tous les passagers du wagon se pressaient autour d'eux. Cela donne évidemment quelques frissons de fierté à Sandra lorsqu'elle suit son fils dans ses déplacements et ses conférences, particulièrement en voyant des jeunes filles s'attrouper frénétiquement autour de lui comme s'il s'agissait d'une vedette des Rolling Stones.

L'effervescence autour de l'œuvre de Jon provient essentiellement d'une nouvelle approche sur la fonction de l'art. Ses productions sont à la fois imprégnées par une fascination de la pop culture et une critique de celle-ci. Le projet est de démontrer la marchandisation de l'être humain, d'explorer comment le capitalisme a complètement transformé le rapport entre les humains. Un exemple, le jeu vidéo. Le joueur devient compulsif en partie parce que ce jeu ne se situe pas dans un rapport social à l'autre. La victoire ne se célèbre pas, ne se discute pas avec les copains, ce qui mettrait un terme au jeu. On passe immédiatement à un autre jeu et ainsi de suite. Jon s'est aussi intéressé à certains thèmes émanant du film *The Great Gatsby* et du philosophe judéo-allemand Moses Mendelssohn, qui se rencontrent autour de la notion d'illusion.

Toujours en évolution, ces explorations intellectuelles ont rapproché étroitement l'artiste et sa mère. Celle-ci a mis en mots les réflexions philosophiques de son fils sans les trahir. Le fils y reconnaît une dette fondamentale mais la mère demeure plus réservée sur sa contribution véritable. Fait à souligner, Sandra a signé un essai pour synthétiser les grandes idées autour desquelles s'articule la mission artistique de Jon dans le catalogue en format relié accompagnant l'exposition au MACM de l'été dernier. Elle cite abondamment les écrits de Jacques Derrida sur les notions d'archive et de mémoire. Elle-même s'est intéressée comme psychologue aux traumas des enfants, et elle trouve dans l'œuvre de son fils des parallèles avec son travail sur la mémoire des conflits armés. Sa mère est particulièrement fière du fait que le jury du Prix Pierre-Ayot ait reconnu que l'œuvre, « en plus d'avoir engagé un dialogue avec la poésie moderniste et la statuaire classique, ait mis en question des paramètres de la définition de communauté et investi le domaine numérique en tant qu'espace démocratique ».



L'une des idées retenues de la formation à Chicago est celle de l'artiste comme témoin de la conscience contemporaine, c'est-à-dire comment l'humain entretient un rapport avec l'univers qui l'entoure à différentes périodes de l'humanité. Jon en a tiré une hypothèse fort originale à travers son art et ses explorations de GoogleStreetView, c'est-à-dire que la technologie n'est pas tant un déterminant de la conscience mais que, au contraire, elle reflète plutôt l'état de notre conscience. Un exemple : on navigue sur notre rue avec Google. La face de nos voisins est volontairement brouillée pour des raisons de respect de l'intimité, mais cela ne traduit-il pas le fait que la conscience de nos voisins ne soit elle-même embrouillée au départ dans notre conscience de par l'anonymat total ou partiel qui baigne notre vie quotidienne dans nos rapports avec nos voisins?

Les dernières années de Jon se sont éloignées de la dimension ludique de son œuvre. Il s'attache maintenant à la dernière période des œuvres de Rimbaud et de Mallarmé, et c'est désormais l'image de la décadence qui le préoccupe. L'image statique prend désormais la place de la narration. Jon est aussi angoissé par la vitesse avec laquelle on peut effacer une œuvre complète dans sa forme digitalisée et hanté par l'idée que les outils technologiques créés pour nous rapprocher des autres nous en séparent davantage et, plus tragiquement, nous éloignent de nous-mêmes. Nous espérons que ce dialogue mère-fils se poursuive dans le temps. Mais déjà quelques thèses de maîtrise et de doctorat viennent prolonger cet échange sur le plan académique.



Au théâtre ce soir. Souvenirs, souvenirs.

∴ La direction

Nous sommes heureux de vous présenter un retour sur leur expérience de la scène de trois collègues, Céline Saint-Pierre, Jacques Lefebvre et Marcel Rafie. Vous y verrez leurs impressions et réflexions autour de la pratique de l'acteur ou du metteur en scène, et pourrez relever d'intéressants rapprochements dans leurs esquisses de théorisation. Vous y verrez leurs impressions et réflexions autour de la pratique de l'acteur ou du metteur en scène, et pourrez relever d'intéressants rapprochements dans leurs esquisses de théorisation.

Du théâtre à la sociologie – une histoire pas si singulière que ça

∴ Céline Saint-Pierre, Professeure émérite de sociologie

C'est par le théâtre que j'ai découvert la sociologie à la toute fin des années 50, au moment où il me fallait faire le choix de mon orientation professionnelle. Au cours de mes études classiques à Saint-Hyacinthe, avec un groupe d'amis, nous avons fondé l'un des premiers théâtres de poche, *Le Donjon*, avec l'aide de Roland Laroche, notre compatriote maskoutain, cofondateur au même moment du théâtre montréalais *l'Égrégore* avec Françoise Berd. À sa suggestion, nous avons opté pour le répertoire contemporain et d'avant-garde (Ionesco, Brecht, Pirandello...) encore très peu, pour ne pas dire aucunement, mis en scène au Québec, si ce n'est par la troupe montréalaise *Les Apprentis sorciers*, fondatrice du premier théâtre de poche au Québec. Notre choix se porta donc sur une pièce de Pirandello, *Six personnages en quête d'auteur*. Rappelons que son contenu traite des différences entre réalité et fiction, bref sur ce qu'est la vérité, si tant est qu'elle existe. Notre idéalisme nous portait à croire que ce choix serait très apprécié du public. Lors de la première, le maire de notre ville, à qui nous avons fait une demande de subvention, y était présent et notre petite salle de 30 places était pleine.

Nous étions ravis et confiants mais nous allions désenchanter très vite, puisqu'après l'entracte, en ouvrant notre petit rideau de coton fabriqué de nos mains, nous nous sommes retrouvés face à une salle presque vide, sans maire, et nous avons vite compris qu'il fallait dire adieu à la subvention promise par la ville. Loin de baisser les bras, notre passion pour le théâtre s'est enflammée et pour l'alimenter nous nous sommes résignés à abandonner le théâtre d'avant-garde et à jouer des pièces du théâtre populaire, dont *Topaze* de Marcel Pagnol qui fit salle comble au cinéma de notre ville et renfloua notre budget.

Après cette intrusion dans l'exercice de notre liberté de parole (sans financement de la ville et sans suffisamment de spectateurs, que faire, sinon des compromis), j'allais en vivre une seconde, personnelle cette fois. L'évêque de notre ville fit un appel pressant à ma mère lui disant que je pourrais être excommuniée en faisant ce type de théâtre. De plus, il jugeait inacceptable que je fasse partie d'une troupe mixte dont les activités se situent hors du cadre scolaire, alors qu'à 17 ans, j'étais encore une

mineure. Il demandait que je cesse immédiatement mes activités théâtrales, d'autant plus que mon père étant député de la circonscription de Saint-Hyacinthe au gouvernement du Québec, notre famille devait donner le «bon exemple». Un grand merci à ma mère qui résista à cette imploration et répondit qu'elle prenait toute la responsabilité de l'éducation de ses neuf enfants et ne se laissa pas influencer par cette intervention du haut clergé. Je pus donc demeurer membre de cette troupe, soulagée certainement. Mais ces événements suscitérent chez moi de grandes questions existentielles me poussant à vouloir comprendre le fonctionnement de la société, au-delà de l'unité familiale et de l'école. À partir de quels droits, des institutions comme l'Église catholique et le pouvoir municipal pouvaient-elles intervenir, jusqu'à vouloir contrôler ma vie privée et celle de mes parents?. Alors étudiante en Philo I, année où l'on doit s'orienter vers un choix professionnel, le théâtre m'attirait énormément. Une rencontre importante jouera un rôle majeur dans la décision que j'allais prendre. Marcel Bélanger, professeur de géographie humaine à l'Université de Montréal, fut invité à faire une conférence sur cette discipline au collège que je fréquentais, le Collège Saint-Maurice.

Après sa conférence, je demandai à le rencontrer pour lui demander s'il existait une discipline à proximité de la géographie humaine et qui pourrait répondre à ma quête de compréhension du fonctionnement global de la société. Il me parla alors de la sociologie, une discipline inconnue de mes professeurs au collège, et de la fondation toute récente du département de sociologie à l'Université de Montréal cette même année (1958). Mon intérêt l'emporta sur mon désir encore intense de devenir comédienne. Je m'inscrivis donc en septembre 1960 en sociologie sans trop savoir où cette formation allait me mener. Mais à cet instant même de mon parcours personnel, à vingt ans, étudier pour comprendre le monde dans lequel je vis et y découvrir que nous en sommes les acteurs me comblait amplement. Je compris aussi que ce n'était pas une mince tâche et qu'il me faudrait faire de longues études pour exercer le métier de sociologue. Je compris aussi, et cela augmenta d'autant mon intérêt, que le sociologue est aussi une sorte de metteur en scène chargé de révéler à elles-mêmes les sociétés qu'il étudie et d'y décortiquer les rôles des

acteurs qui évoluent dans ces grands espaces sociaux tels des espaces théâtraux. Cette approche faisait sens pour moi en favorisant une certaine réconciliation avec ma passion pour le jeu théâtral. Elle explique probablement aussi l'importance que prit dans mes travaux de recherche la pensée du sociologue Alain Touraine que j'avais choisi comme directeur de ma thèse doctorat et qui développait au cours des années 60-70 sa problématique de la sociologie de l'action ainsi qu'une méthodologie de recherche axée sur l'intervention sociologique. (*La voix et le regard*, Éditions du Seuil, 1978)

En 1989, lors de mon entrée à la Société royale du Canada, j'en fis l'objet de mon texte de présentation : *La société mise en scène*. En voici un extrait qui illustre à quel point ma pensée s'est construite à travers une sorte de métissage entre théâtre et sociologie

formatant ainsi la cohérence de mon cheminement intellectuel qui, une fois contextualisé, va au-delà d'une histoire singulière. «Le sociologue a de multiples visages et porte de multiples chapeaux, cela va sans dire. Ce personnage m'apparaît tel un être tourmenté, qui vit l'ambivalence constante entre son travail d'analyste et de mise en représentation de la société et, par ailleurs, son impulsion pour l'intervention et l'action. Metteur en scène, il lui arrivera de se conforter dans cette fonction et de garder la distance; en d'autres temps, il se propulsera en avant pour se mêler aux acteurs, mais avec le souci de bien discerner ses deux rôles et de respecter leur spécificité; à d'autres moments, il n'arrivera plus à faire le partage entre les deux, se voulant à la fois acteur et metteur en scène.» (*Présentations*, Société royale du Canada, Académie des lettres et des sciences, année 1989-1990, p.73).

La mort sur scène

∴ Par Jacques Lefebvre

Nous raterons notre mort. Comme nous avons raté notre naissance. « Rater » comme dans « J'ai raté le train » ou « Vous avez raté le spectacle ». Arrivés trop tard ou distraits ou inconscients ou inaptes à la mémoire. C'est la vie! Mais, au théâtre, c'est mieux. J'y ai vécu quelques morts.

1- Mes quatre morts

Propos, pensées, sentiments ou actions du personnage ou du comédien sont décrits de mémoire, sans souci de fidélité littérale.

Qui donc est mort? Qui a vécu ces morts? Qui peut en parler? J'ai convoqué trois personnes, une trinité tout humaine! Le personnage (incarné par le comédien), chaque fois dans le premier alinéa du récit. Puis le comédien, c'est-à-dire moi, mais précisément en train de jouer. Enfin, dans le troisième alinéa, moi comme personne complète, un humain qui s'adonnait alors à faire le comédien et dirigeait celui-ci dans sa représentation du personnage. Compliqué? Peut-être. Je suggère que, pour chaque mort, vous lisiez plus lentement les deux premiers alinéas, que vous vous y arrétiez de temps à autre, pour vous faire votre propre jeu, dans votre imaginaire, même sans avoir toutes les données de la situation. Dégustez donc un peu la mort! Au théâtre, ce n'est pas mortel.

Première mort ou Des armes à feu, c'est dangereux

Qu'y bouge pas, le salaud. Je l'ai, y est à genoux, mon gun est pointé sur lui, j'vais tous nous sauver. Merde, y lève le bras, va vers sa poche, je tire, y tombe, ahhh on m'a aussi tiré dessus, je tombe vers l'avant, je meurs.

Je suis mort. Quel soulagement! Ça c'est bien passé, cette scène d'action. La vie, la pièce, va continuer sans moi. Ne pas bouger, puisque je suis mort. Ne pas attirer l'attention. Attendre. Respirer, pas trop fort, pas de façon visible. OK, je suis dos au public. À la fin de la scène, aller vite en coulisse, à droite, passer entre le rideau et le mur. Ah oui, avant ça, y aura la chanson de la p'tite, la fille de l'ivrogne! Ne pas bouger...C'est le moment, vite, ramasser ce qui traîne par terre, l'emporter, qu'on ne le voie pas par après. Réussi. Des sourires, des salutations silencieuses aux camarades. Regarder les autres finir. Puis, on ira saluer le public. Je redeviendrai moi, peu à peu.

Les trois représentations se firent en juin 2001. En tout, 1 800 spectateurs. C'était *L'Aventure de l'Espadon*,

texte de Stéphane Hogue, mise en scène de Stéfán Perreault, tous deux au tournant de la trentaine. Quelle chance d'avoir commencé ainsi ma « carrière » de comédien amateur dans la Troupe des Abonnés, au TNM! Une des plus belles salles à Montréal, vaste scène, vastes coulisses, loge, salle de répétition... Heureusement qu'il y en avait, de l'espace! Nous étions environ soixante sur la scène de ce bateau d'où était diffusée une émission de télé-réalité basée sur des confessions des participants, avec réactions du public international. Moi, j'étais Monsieur Vert (chacun portait le nom d'une couleur, je ne sais s'il y avait des règles d'assignation des couleurs, la mienne convenait bien au personnage, tout d'ineptie et d'espérance). Il confessa publiquement n'avoir rien fait de satisfaisant pour l'humanité, seulement des participations à des marches de protestation, des marathons de danse pour des levées de fonds, etc. Il se cherchait une cause à soi. Et il voulait souffrir! Hélas! monsieur Vert n'avait pas les nerfs ni ce qu'il faut entre les oreilles pour être un vrai Sauveur. Il fut plutôt l'agent du déclenchement de la catastrophe finale. Pourtant, il aurait bien aimé impressionner sa très jolie Fiancée. Imaginaire. Sur scène, il était le seul à la voir et à l'entendre...

Deuxième mort ou La Paix?

Qu'elle est belle, la Paix! Presque une statue. Tu fais bien ça, Véro! Drapeau enroulé sur toi, jeune et beau visage grave, tu es droite comme un canon. Nous sommes tous tassés près de Toi, plus bas que Toi, bras tendus vers Toi, ô Apothéose vivante, ô Victoire et Paix. Soudain, rafales de mitrailleuse, nous tombons au sol, éviter l'empilement avec les corps des autres. Je ne meurs pas sur le coup. Puis, ah oui! je suis mort.

Je suis au fond de la scène, du côté gauche pour le spectateur. Attendre, ne pas bouger, le moment du salut au public approche. Je suis encore dans ce personnage qui a joué plusieurs personnages, c'était sa dernière scène. Que se passe-t-il maintenant? Couché comme ça, je ne vois rien, même pas les camarades qui, eux aussi, font le mort. C'est *platte*, rien à faire, rien à dire. Rester immobile au cas où on puisse me voir bouger.

Cette fois-ci, je ne sais même pas qui est mort. Le prisonnier à qui on fait jouer diverses petites pièces, comme aux autres détenus du camp? Ou le figurant que je suis dans cette scène particulière, ironiquement intitulée « *La Paix* »? Mort collective et anonyme. Bof! Plus tôt dans la représentation, j'ai incarné quelques personnages moins *drabes*, comme cet officier allemand qui veut faire transformer sa femme en abat-jour, à quoi elle consent, bien sûr, pourvu que l'abat-jour soit... rose. À genoux près de moi, elle en a convaincu

l'artisan, d'abord réticent! Juive? C'est fort possible. L'auteur de ces « *Courtes* », Jean-Claude Grumberg, né en 1939, dramaturge et scénariste, est d'origine juive, sauvé par adoption durant la Deuxième Guerre, je crois. Humour particulier! Nous avons joué trois fois ce collage en juin 2013, encore au TNM. Choix des textes, création de la situation d'ensemble et mise en scène par Stéfán Perreault.

Troisième mort ou Tuer et se tuer

Ma petite-fille, ma petite-fille!...Morte...Je n'ai plus rien...Ah! le revolver par terre. Tuer l'autre, la méchante, l'inhumaine... Tu ne m'échapperas pas... En coulisse je tire deux fois...C'est fait...Je reviens sur scène. Au passage, je donne l'arme à la caissière, prudemment. Je m'assois et parle. Ma vie, ma tant aimée petite-fille... J'ai fait justice, cela protégera les autres. Je ne regrette rien, sauf...Ah!...mais...la voilà... Elle me tend les bras, comme pour m'accueillir. Elle sourit. C'est que je dois être mort maintenant. Où me mène-t-elle? Sommes-nous au Ciel?

Il faut faire vite pendant et après le *foirage* du vol de banque. Ce sont nos instructions. Vérifier, mais sans m'attarder, que Véro (une autre Véro), ma petite-fille, par moi élevée, est vraiment morte. Avoir auparavant observé discrètement où le revolver aboutit (une fois, sous les jambes d'un spectateur au premier rang!), m'en saisir, poursuite et tirs. Au retour, avoir ralenti le pas, m'asseoir à la table. Court bilan de sa vie. Cette mort qu'il a infligée en justicier, pas en vengeur, fut un dernier acte de bonté, salutaire pour tous. Se tourner vers Véro, derrière moi, côté droit, qui vient de me parler. Se lever. La suivre. C'est à son tour de prendre soin de moi-lui. Rédemption finale, réelle ou imaginaire. C'est la fin de la pièce. Demi-tour et salut au public.

Encore une mise en scène de Stéfán Perreault, d'un texte de lui, cette fois. Il a écrit au moins trois pièces, je n'ai joué que dans celle-ci, « *Les Otolithes en Déséquilibre* ». C'était en avril 2008, à l'occasion du cinquième anniversaire du *Cadavre Exquis*, troupe amateur créée par Perreault après ses trois années avec les Abonnés du TNM. Six représentations dans une salle convenable mais modeste, comme c'est le lot normal des groupes amateurs, le *Mainline*, 3997 boul. Saint-Laurent. Chaque comédien avait essentiellement un seul personnage, mais étoffé, nombreuses scènes en sous-groupes, nombreux monologues, le hasard réunit tout le monde dans la dernière scène, à la banque, en fait une Caisse Pop. Ma fin me reste mystérieuse. À qui parlais-je, assis face au public? Étais-je déjà mort? Curieusement, je ne me suis pas alors vraiment posé ces questions. Je marchai lentement au sortir du rideau-arrière, mais de façon normale, ni mort ni blessé (comment marche

donc normalement un mort?), encore en vie auprès des autres personnages. Deux coups de feu, donc meurtre et suicide : c'est ce que devait probablement comprendre progressivement le public en me revoyant et en m'écoutant. Quoi qu'il en soit, quel beau cadeau pour l'acteur que ce monologue final!

Quatrième mort ou La Marche à la Mort

Saint-Denis, tourner à droite...Sherbrooke, traverser à gauche. Marcher sur Sherbrooke...Le parc, les oiseaux... Papineau, traverser à droite...Ça descend. Ça va vite!... Voilà le pont...J'y suis...Avancer plus loin...C'est bien...Je m'appuie. Je reprends mon souffle...Le Fleuve, en bas... M'y jeter comme prévu...C'est fait. Je tombe...

Avoir mon chemin inscrit sur une feuille tenue à la main, visible des spectateurs. Ils savent que mon personnage, Claude, se perd dans les rues. Dire les rues, il y tient, ce sont ses repères (et c'est dans le texte!). Une fois monté sur scène, depuis la salle, ne pas marcher trop vite de droite à gauche parallèlement aux marches. Faire des mouvements normaux, mais avec des avancées réduites. À Papineau, tourner réellement à angle droit. S'en aller vers le fond de la scène. Dans la côte descendante, donner l'impression de vitesse. Comme un enfant heureux de sa course et du vent et de l'essoufflement. Joie! Ça va finir! Juste avant le saut, me tourner dos au fleuve, face au public, bras écartés, comme un crucifié enfin triomphant, ou encore souffrant? Ne pas sauter par en arrière, je me ferais mal. Me tourner plutôt, puis sauter dans le vide, m'accroupir dès que je touche le sol, pour qu'on ne me voie plus. Rester derrière le rideau-arrière pendant la scène qui vient. Puis descendre au sous-sol prendre la voile-couverte.

J'ai joué cette marche à la mort scrupuleusement attentif à ne pas perdre mon chemin. Puis, visiblement heureux de cette réussite et de la délivrance toute proche. Dans l'espérance de la fin. Puis, cet attirant et terrifiant saut dans le vide, vers le fleuve, depuis le pont. Mon personnage est nommé Claude Jutra, le cinéaste, diminué par la maladie à la fin de sa vie. Personnage solitaire. Perdu. Des bribes de souvenirs, vécus ou relatifs à un film à faire. Des joies enfantines. Des moments de terreur. Une absence générale au monde. Le public l'entend se parler à soi-même, dans la salle ou sur la scène. Une seule rencontre avec d'autres personnages, deux *pockés*, incompréhension et danger. Comme elle est grinçante, râpante, cette pièce de Dominic Champagne, Jean-Frédéric Messier, Pascale Rafie et Jean-François Caron. Créée en 1992, un très grand succès, dit-on. Moi, qui ne cherchais plus de rôles depuis quelques années, j'ai aussitôt accepté d'y jouer, à la seule lecture des textes de *Claude*, sans avoir d'idée du reste

de la pièce, si variée, tordue, spectaculaire, démente. Le *Cadavre exquis* en a fait cinq représentations en quatre jours avec mon groupe, puis cinq autres différemment la semaine suivante, avec une autre distribution. Sous la direction de Stéfán Perreault, comme d'habitude. En avril 2013, à l'Espace La Risée, 1258 rue Bélanger est. À propos de Perreault, il m'a dirigé dans environ le tiers des pièces dans lesquelles j'ai joué. Mais ce n'est qu'avec lui que je suis mort. Des dizaines et des dizaines de fois, en comptant les répétitions en plus des représentations.

2- D'autres morts conscientes?

Ces morts au théâtre sont un peu des tricheries. C'est le personnage qui meurt, et c'est moi qui demeure en vie, personnellement et en tant que comédien. Cherchons dans nos vies des analogues de ces morts ou quasi-morts.

Il y a le sommeil. Quand exactement nous endormons-nous? Je peux guetter. Si je guette trop bien, ce sera une nuit blanche, je ferai chou blanc et je ne dormirai pas. Si je m'endors, je ne saurai pas quand je me suis endormi, ni au moment où cela se produira ni à mon réveil. C'est donc une forme imparfaite de mort en regard de notre exigence d'être conscient du moment de sa survenue (et même de ce qui s'ensuit). Mais, déjà, ce n'est pas si mal. Il y a d'ailleurs des variétés de chute dans l'Inconscience :

- évanouissement par baisse subite de la pression artérielle,
- anesthésie médicale (99, 98...97,....96,.....),
- perte de conscience brutale (du genre « accident d'auto »),
- crise cardiaque ou ACV.

Ah! pourquoi ne suis-je pas neuropsychologue de la cognition, spécialiste de la sensation et de la conscience? Je pourrais en dire davantage sur les rapports entre l'arrivée de ces divers sommeils et la chute dans la mort.

Il y a les voyages. Cependant, dans un voyage libre, je suis plus tourné vers le nouveau monde dans lequel j'entre que conscient de ce que je quitte. Les couleurs et les sons, les habitats et leurs habitants, les mœurs et tout le *tralala* me happent et m'entraînent loin de ma vie usuelle. Celle-ci n'est pas morte mais a été refoulée en-dehors des parenthèses à l'intérieur desquelles je me déplace pour un temps. Les *voyages artificiels*, sous l'effet de drogues diverses ou d'entraînement *ad hoc*, ont d'autres caractères. J'ai bien connu ceux induits par le *training autogène*. Entre autres effets, j'y éprouvais des sensations et émotions anciennes, dans le même contexte que jadis. Plus un revécu qu'une mort, donc. Je parle toujours ici d'un point de vue

subjectif et symbolique (à ma connaissance, je ne suis encore jamais mort pour vrai et je n'ai plus jamais eu huit ou vingt-cinq ans!). Une forme que je ne connais pas personnellement de voyage/mort/vie continuée : *l'émigration*. Ici, c'est la survie qui doit primer au début, la mort du moi ancien se produisant avec le temps, souvenirs moins clairs, comme chez tout le monde, mais effacement sans doute plus rapide.

Il y a « la petite mort » de *l'orgasme sexuel*. Plausiblement vue comme souffrance par un observateur extérieur non averti, la tension croissante, plaisir personnel, ne fait-elle pas pendant, *a contrario*, au dépérissement du *mourir*? Puis, après une « épilepsie de trente secondes », comme dit Stendhal

ou un autre auteur quelque part (le « trente » n'a été vérifié ni dans un texte ni dans la vie), à quoi ou à qui revenons-nous? Certes pas à celui de tout juste avant. Il n'est plus. Ou, plus exactement, il était nous-même en état de surexcitation sensorielle, submergé et ravi. Y a-t-il un sexologue dans la salle, un neurologue...?

Lecteur ou lectrice, tu peux chercher et analyser, par et pour toi-même, à ta guise, des types de brusques changements d'état de conscience, ces *simili-morts*, dont j'ai bien imparfaitement décrit quelques variétés. Nul besoin pour cela de te faire acteur. D'ailleurs, la plupart des personnages de théâtre ne meurent pas durant la pièce...

Le théâtre et moi

::: Marcel Rafie

Le lieu d'une liberté multiple : voilà ce qu'est le théâtre pour moi en tant que comédien. Être Vania de Tchekhov sans restriction, c'était laisser s'exprimer en soi les regrets et les rancœurs d'une vie. À ce jeu, tout est permis : les « arrête de te plaindre » ne sont pas une censure mais une relance pour une magnification du ratage, pour l'expression gourmande de ses naufrages. De même, avoir été naguère le Garcin de *Huis-clos* de Sartre ou l'inquisiteur de *l'Alouette* d'Anouilh m'avait donné de véritables délectations : celle de la mauvaise conscience pleinement assumée dans ses tourments et désespoirs ; celle de l'idée pure et fixe froidement poussée jusqu'à ses ultimes effets meurtriers.

Mais comment être Vania ? Échanger sa misère contre la sienne ?

Vivre ses émotions ? Il y a sans doute mieux que le pathos de l'identification, exercice sublime et annihilateur. Simplement : « jouer », voire « jouer avec » le personnage. Implication et liberté de mouvement. Pénétrer les sentiments par touches et par moments, bien sûr. Mais aussitôt s'en détacher pour en maîtriser les signes et les effets ; mieux : en créer l'illusion. Le spectateur devient alors deux fois complice car il veut l'illusion avec l'intelligence des ficelles, et jouit de voir le marionnettiste derrière la marionnette. Oui, être soi et l'autre, c'est dans ce paradoxe que réside pour moi le plaisir démiurgique, la liberté ludique, totale de l'acteur.

“Paradoxe sur le comédien” s'invite naturellement ici. On connaît l'argument de Diderot. Il met en scène deux

intervenants qui discutent de théâtre ; « le premier » et « le second ». L'un d'entre eux, l'« homme au paradoxe » affirme qu'un acteur se doit d'être insensible pour pouvoir jouer correctement différentes émotions successives. L'autre pense au contraire, qu'un bon acteur doit être doté d'une sensibilité apte à le faire pénétrer l'âme du personnage. Opposition de deux esthétiques : celle de l'artifice et celle de l'imitation de la nature. À rebours de l'opinion généralement admise, Diderot, par la voix de l'homme au paradoxe, avance qu'un acteur sensible se laisserait trop facilement submerger par ses propres émotions plutôt que par celles du personnage, que l'acteur faisant preuve de sang-froid, capable de donner l'illusion d'une émotion qu'il n'éprouve pas est meilleur que celui qui ressent l'émotion qu'il joue.

Et le lecteur, séduit par la provocation, de prendre le parti de l'homme au paradoxe. J'avoue avoir versé dans cette lecture linéaire, cet éloge de l'insensibilité, de la maîtrise intellectuelle, à froid, du personnage. Cependant, cette lecture ne peut être fidèle à Diderot, car elle lui attribue une thèse. Or il n'y a pas de thèse chez Diderot. Mais des dialogues libres, des conversations entre amis. Le paradoxe est le ressort qui fait surgir idées et hypothèses non seulement sur le théâtre mais aussi sur l'art en général, l'artiste, le corps, la création. L'auteur n'est pas plus représenté par « le premier » que par « le second ». Tout comme, dans « Le Neveu de Rameau », il est à la fois « moi » et « lui », le philosophe et son interlocuteur, le bouffon parasite et génial. La vérité n'est l'apanage de personne, elle est dans ce flux tendu et continu qui va de l'un à l'autre, dans l'adhésion et la virevolte. Tout comme le jeu de l'acteur.

Ma rencontre avec un centenaire

∴ Monique Lemieux

Il est partout depuis les derniers mois : Salon du livre, entrevues avec les vedettes de la télé, de la radio, émissions de divertissement ou de réflexion, alors pourquoi une rencontre avec moi, modeste retraitée de l'Uqam?

Tout simplement parce que je suis sa petite cousine : le père de Benoît Lacroix et la mère de mon père étaient frères et sœurs, originaires de Bellechasse. La mort de notre grand-mère Anaïs Lacroix en 1961 fut l'occasion de notre première rencontre. Par la suite, je lui avais rendu visite au moment où il préparait l'édition de son récit *Le petit train* et j'en garde le souvenir d'une conversation chaleureuse à bâtons rompus. La première de rencontres plus ou moins fréquentes, selon les années.

Différents moments importants de ma vie ont été ponctués par des rencontres organisées ou fortuites avec ce cousin qui deviendra célèbre : il a co-célébré mon mariage avec un oncle prêtre du séminaire de Québec en 1966, il a baptisé ma fille en 1970 et mon petit-fils en 2003, il nous a laissé des témoignages émouvants au moment du décès de nos parents.

Une rencontre lointaine reste marquée dans ma mémoire : elle eut lieu à St-Michel de La Durantaye, dans le temps des fêtes, chez son père Caius Lacroix, conteur, témoin vivant du folklore québécois, qui en avait mis plein la vue avec ses histoires aux petites cousines de la ville. Après ou avant le repas (ma mémoire me trahit), nous avons eu le privilège d'une authentique promenade en traîneau avec Benoît qui, comme nous, s'en souvient comme si c'était hier. Moments privilégiés s'il en fut!

Ma plus récente rencontre fut à l'initiative de ma cousine Esther Gagné, la cadette d'une famille de La Pocatière où Benoît a fait ses études au séminaire; le prétexte était donc de raviver les souvenirs d'une époque où le jeune Benoît a connu ses parents, la sœur de mon père Marie-Anna et Charles, personnages importants dans l'histoire de ce village. Rien de mieux qu'un bon repas dans un endroit tranquille comme le restaurant de l'Hôtel de l'institut pour favoriser les échanges et bien entendu, nous avons parlé des parents d'Esther, de Judith, la mère de notre cousin Daniel Tremblay et de mon père Fernand. À 100 ans, le père Lacroix reste un bon vivant et il refuse rarement une sortie au restaurant.

L'objectif de raviver la mémoire familiale a été atteint, mais le souvenir le plus fort que je garde de cette rencontre, c'est celui du bonheur d'être ensemble : nous avons été peu sérieux, nos conversations étaient



très peu intellectuelles, nous n'avons pas refait le monde; nous avons beaucoup ri, nous nous sommes taquinés, l'ambiance était à la légèreté. Pour nous les cousins, un moment de joie; pour Benoît, un homme à l'esprit vif qui apprécie l'humour, raviver la mémoire familiale dans une telle ambiance, c'était, je crois, une façon de célébrer le présent. Une attitude qu'il a d'ailleurs avec toutes les personnes qu'il aime : il reçoit beaucoup d'amour parce qu'il en donne beaucoup.

Avoir 100 ans et être encore aussi présent au monde peut sembler exceptionnel, mais en réalité, Benoît Lacroix vieillit comme il a vécu, bien ancré dans le monde actuel sur lequel il jette un regard lucide et bienveillant. Un modèle! Oui, bien sûr, mais presque malgré lui car il ne donne jamais de leçons : il accueille l'autre et il l'écoute. Merci Benoît de nous avoir écoutés encore une fois.



Deuxième à partir de la gauche, le père Benoît Lacroix, quatrième à partir de la gauche, Monique Lemieux.

Pour rien et pour tout

∴ Chronique d'Yvon Pageau

On ne connaît pas ce qui constitue la matière noire, ni non plus l'énergie sombre. Mais on connaît un peu le reste (4%), c'est la matière faite d'atomes qu'on appelle ici **matière ordinaire**. C'est elle qui constitue les galaxies, les étoiles, les planètes, dont la Terre avec ses montagnes, son eau, ses êtres vivants depuis les bactéries, les dinosaures, les souris, jusqu'à nous. Jusqu'à la conscience, jusqu'à la pensée, jusqu'à la liberté. De la matière à l'esprit. Un saut très improbable. La science n'a pas dit son dernier mot.

Ci-dessous un extrait de l'article «La main invisible de l'Univers» de Christopher Concelice, astronome américain tiré de *Pour la Science* de mars 2007.

«C'est seulement en 1998 qu'on a découvert que près des ¾ du contenu de l'Univers manquaient. Une forme inconnue **d'énergie**, répulsive, pratiquement

impossible à détecter, baigne le Cosmos et préside à son devenir : **l'Énergie sombre**. L'ironie, c'est l'omniprésence de l'énergie sombre qui la rend si difficile à débusquer. Contrairement à **la matière**, elle ne se regroupe pas, mais est par nature uniformément distribuée dans l'espace. Quelque soit le lieu, sur Terre comme dans l'espace intergalactique, sa densité équivaut à quelques atomes de H par m cube, soit 10^{-26} kilogramme/m³. Conséquences. L'accélération de l'expansion empêchera la contraction et l'effondrement de l'Univers (*Big Crunch*) qui inquiétait les astronomes. Par contre, elle sépare les galaxies lointaines tellement vite que nous les perdrons de vue! L'espace se vide. Pire, si l'énergie sombre se renforçait à l'avenir, elle pourrait à terme déchirer les objets liés par la gravité : amas de galaxies, voire planètes et, à la fin, les atomes eux-mêmes. **Ce jour-là**, l'énergie sombre, longtemps dissimulée à l'ombre de la lumière, aura pris une revanche éclatante.»



Légende au diagramme des trois «matières» de l'Univers : la matière appelée énergie sombre (noire) (73%), la matière noire (23%) et la matière ordinaire formée d'atomes (4%).

Quel sens donner à la fête?

::: Monique Lemieux

Vous sortez du métro Jean-Talon et traversez la rue. Vous avez à peine repéré la façade et l'entrée de la Casa d'Italia qu'un majordome grand style, tout de noir vêtu avec chapeau haut-de-forme, gilet, veste et queue-de-pie, vous reçoit avec la déférence due à un VIP. Un sourire vous échappe, d'amusement bien sûr mais aussi, d'un rien d'émotion en reconnaissant Michel Tousignant, notre distingué directeur du bulletin. Vous pénétrez le seuil de la Casa et, de suite, Claire Landry et André Hade, préposés à l'accueil assis devant leurs listes et leurs fiches, vous remettent avec une solennité amicale ce badge que vous collerez à votre veste et qui permettra à tout un chacun de vous appeler par votre nom. C'est toujours plus agréable que de s'entendre dire : « Bonjour toi ». Le monde est là, qui sirote son apéritif en devisant par petits groupes. Et Philippe Barbaud est là qui voit aux détails de cette fête du quart de siècle de notre association. Tout est en place. Immense soulagement.

Lorsque j'ai accepté la responsabilité de l'organisation de la célébration des 25 ans de l'association, je n'ignorais pas le poids de la charge qui m'incombait. Et les risques de l'aventure. Ma première tâche a été de former un comité ; il s'est trouvé que trois des membres organisateurs de la fête du 15^e anniversaire ont accepté d'en faire partie : Louise Dupuy-Walker, Linda Gattuso et Philippe Barbaud. À ce noyau s'est ajouté André Hade, recommandé par son ami Yvon Pépin.

Lors de notre première rencontre en juillet, nous avons convenu que l'accent devait être mis sur le partage autour d'un bon repas, dans un lieu sympathique, accessible et que l'animation devait occuper un espace restreint, de façon à laisser toute la place aux échanges entre les participants et les participantes. Dès que nous avons visité la Casa d'Italia, la suggestion de Linda nous a vite ralliés: le lieu correspondait à tout ce que nous cherchions. C'est Philippe qui a lancé l'idée du thème : 25 ans, 25 prix. Recueillir ces prix auprès des collègues fut véritablement un travail collectif auquel ont participé les membres du conseil d'administration mais bien entendu, c'est Philippe qui en a assumé la logistique.

Le comité a proposé que le président fasse un discours de circonstance lors du cocktail. Demande à laquelle Marcel Rafie s'est plié de bonne grâce. Il a rendu hommage à Yvon Pageau, fondateur et premier président de l'association, ainsi qu'à Roch Meynard qui, pendant une vingtaine d'années, a assumé concurremment ou successivement, de nombreuses tâches au sein de l'association, en particulier celles de registraire, de trésorier, de webmaître et d'éditeur du bulletin « Pour la suite du monde ». Il a tenu à marquer ce qui, de façon sous-jacente aux nombreuses réalisations de l'association, en constitue l'inspiration fondamentale: un esprit de civilité, de courtoisie et d'amitié.

La table était excellente : le mérite en revient à Linda qui en composé le menu, même si elle insiste pour y associer tous les membres du comité. Philippe a choisi les vins. Le repas était animé par la remise des prix conduite avec finesse et humour par Yvon Pépin, et par un diaporama conçu par Louise avec l'aide d'Yvon. Tout ceci est immortalisé sur le site web de l'association.

Le succès de la fête est attesté par les nombreux témoignages reçus. Les collègues ont apprécié l'agrément du lieu, le montage visuel. Ils ont aimé l'esprit d'échange et de convivialité, l'atmosphère magnifique faite d'humour et d'amitié. Tout cela était le résultat d'un travail collectif, des nombreuses réunions préparatoires tenues dans la bonne humeur, d'une répartition rigoureuse des responsabilités de chacun et chacune. Et aussi du coup de main spontané donné par les personnes présentes. Je crois exprimer le sentiment général des membres du comité d'organisation en disant : mission accomplie. L'ambiance chaleureuse était bien celle que nous espérions; les personnes présentes, nous en avons dénombré 80, étaient tout heureuses d'y participer. Je remercie toutes les personnes nommées ici. Auxquelles je tiens à ajouter notre aimable trésorier, Claude Laferrrière que j'ai souvent mis à contribution et qui ne m'a jamais fait sentir que je le dérangeais. S'il faut résumer d'un mot le sens de la fête, je dirais : AMITIÉ.

Bourses APR-UQAM 2016

::: Marcel Rafie

Depuis plus de vingt ans, L'APR-UQAM s'est engagée dans l'octroi d'une bourse étudiante via la Fondation de l'UQAM. Cette pratique sera maintenue et valorisée tout au long des années suivantes. Nous accordons présentement deux bourses de 2000 \$ chaque année. L'arrivée de nouvelles et nouveaux collègues nous permettra sans doute d'enrichir notre Fonds. Les collègues (anciens et nouveaux) qui désirent contribuer peuvent offrir un don par versements mensuels ou par versement unique. Rendez-vous sur le site de la Fondation <http://fondation.uqam.ca/faire-un-don/comment-donner-.html>

On peut faire un don de trois façons:

- en ligne
- par la poste
- par téléphone

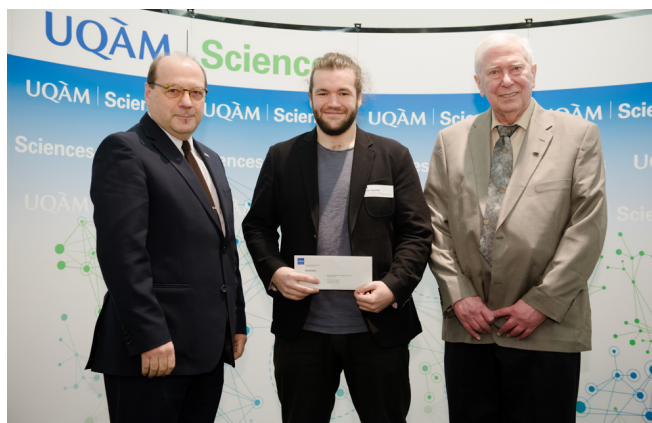
En choisissant le paiement en ligne, vous trouverez dans la section "Fonds à financer" la rubrique: "Autres projets porteurs" qui vous permettra d'orienter votre don vers le Fonds APR-UQAM (Association des professeurs et professeurs retraités de l'UQAM) (A/S-08-8035). Si vous choisissez le paiement par la poste ou par téléphone, il faut signaler que le Fonds à financer est celui de l'APR-UQAM.

Je fais appel à votre générosité pour que, dès l'an prochain, nous puissions offrir trois bourses de 2000 \$.



Marcel Rafie, président de l'Association des professeurs retraités de l'UQAM, Évelyne Gauthier, lauréate, et Josée Lafond, doyenne de la Faculté des sciences humaines.

Photo : Jean-François Hamelin



Luc-Alain Giraldeau, doyen de la Faculté des sciences, Louis Donelle, lauréat, et Robert V. Anderson, président du comité de sélection de l'APR-UQAM.

Photo : Sylvie Trépanier

NDLR : Nous apprenons avec tristesse au moment de mettre sous presse le décès du Père Benoît Lacroix survenue ce 2 mars. À ses proches, à ses amis et à sa petite cousine Monique nous présentons nos sincères condoléances.

